

La reine d'Angleterre

Aux petites heures de l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, j'ai rêvé que Sarkozy me demandait de m'occuper des tapis du château de Versailles. Et que j'étais copain avec la fille de la Reine d'Angleterre, une *lady* à la peau de pêche qui était amoureuse de moi. Que demande le peuple ? Il y a des nuits comme ça qui sont plus belles que vos jours, disait Raphaële Billetdoux.

Le problème, c'est que la Reine d'Angleterre n'a que des fils – oh, pardonnez-moi ! j'oubliais la princesse Anne – un lapsus. Pas ma tasse de thé, la dauphine. Quant aux tapis de Versailles, la manufacture de la Savonnerie maîtrise la situation : dans la vie éveillée personne ne me demandera mes services.

Pourtant, ces songeries royales m'avaient mis en joie. Et c'est de fort bonne humeur que j'ai pris la route ce matin-là, non pas dans ma Rolls, hélas ! ni dans une citrouille qui se mue en carrosse, mais dans ma vieille Mercedes dont il devient inconvenant de demander l'âge.

Le ciel est bleu, la campagne sera bientôt verte ; les couleurs d'un jeune printemps mettent une caresse d'or sur les champs de colza et déposent déjà un peu de chair sur les sarments de vigne dévalant les collines.

Je connais la route. J'ai mes repères.

Au couchant, sur la crête, se dresse l'éolienne unique et esseulée. Ses grandes pales blanches sont parfaitement immobiles, que la brise soit légère ou que le vent souffle en tempête. A croire que ce moulin endormi est en matière plastique et n'a été construit que pour habituer les gens à voir des éoliennes partout dans la campagne, le jour où la France en sera couverte. On aura le temps de s'habituer.

De l'autre côté, au levant, j'aperçois, sous le soleil, la masse de tôles blanches de l'usine Pordéliss perchée sur le plateau de basalte. Parce que ce beau bâtiment blanc se trouve à 600 mètres d'altitude exactement, Monsieur Pordéliss bénéficie de l'appellation contrôlée *salaison de montagne*. Cela n'empêche pas cet Auvergnat malin d'importer sa viande de

Roumanie. Comme l'assure mon voisin, l'Alfred, qui a 83 ans : « il faut bien mourir de quelque chose ».

Et devant moi, à deux cents mètres, je devine la petite aire de stationnement qu'ombragent des ormes jeunes, dont les bourgeons forment un halo velouté devant les rameaux de bois encore visibles.

Je ne sais pas ce que vous prenez au petit déjeuner. Moi c'est trois grands bols de thé noir. Boire abondamment est excellent pour les reins, mais bien entendu, vous m'avez déjà compris, il faut ensuite évacuer assez rapidement sous peine de distension vésicale. Quand je prends la route, il se trouve que le moment de se soulager coïncide toujours avec mon passage à hauteur de la petite aire de stationnement ; j'ai donc pris l'habitude de m'y arrêter. Il se peut même qu'aujourd'hui je sois devenu cousin du chien de Pavloff, et que ce soit la vue de ce coin charmant qui déclenche l'envie de... Mais bref.

Ce matin-là comme à l'accoutumée, je ralentis et me range sous les ormeaux.

Et me voici en train de dévaler le petit talus herbu qui descend en retrait de l'aire de repos et donne sur les premiers rangs de colza en fleurs. Pour évacuer tranquille. Il n'y a que ma tête qui dépasse. Quelques abeilles insouciantes, qui n'ont pas encore rencontré le redoutable Gaucho, butinent assidûment les boutons de colza à peine éclos. Derrière moi, sur le terre-plein, le moteur de ma Mercedes ronronne.

Je remonte le talus tout en vérifiant la fermeture éclair de mon pantalon dans un geste que les hommes connaissent bien. Puis je tire la poignée de la portière de ma voiture. J'ai laissé le moteur en route : personne n'ira me piquer cette vieille caisse pendant que j'ai le dos tourné ; cela n'arrive que dans les films. C'est au reste la raison qui m'incite à garder cette antiquité qui n'est même pas assez ancienne pour l'être : aucun voyou ne peut déceimment s'y intéresser, sous peine de se sombrero grave dans le ridicule auprès de sa famille de cailleras.

Le moteur tourne comme une horloge. Je suis un peu en avance sur l'horaire, une situation que j'apprécie, parce qu'elle me permet de rouler en bon père de famille, et me laisse une petite marge de sécurité en cas de pépin, bien improbable d'ailleurs.

La portière résiste. Tiens, c'est fermé. Effectivement, à l'intérieur, derrière les vitres, les boutons de porte sont enfoncés.

Et je comprends subitement.

L'anomalie électrique.

Ma vieille Mercedes possède une tare cachée, oh ! bien anodine ; une bizarrerie à laquelle on ne donne pas de nom, et dont je n'ai jamais compris l'origine.

Je vous explique. Quand je roule, les portes se verrouillent parfois toutes seules, sans prévenir, de manière totalement aléatoire. Quand je dis aléatoire, je fais référence au hasard le plus pur, à la probabilité la moins calculable, la roulette russe à côté c'est de la certitude en béton. Malgré mon esprit porté sur les sciences et l'observation, je n'ai jamais pu corrélérer ce phénomène à une cause ou une circonstance quelconque. A moins d'imaginer l'existence dans les profondeurs de la Terre de flux magnétiques non cartographiés dont le franchissement affolerait mes serrures. Seulement, ce n'est pas mon genre, ces histoires d'exaltés : dormir la tête au nord, manger de l'ail le matin pour avoir du courage, ou ne jamais porter de gants le mercredi. Non merci.

De temps à autre, les portières de la Mercedes se ferment toutes seules, voilà tout. Pourquoi ? Je ne sais pas. C'est comme Dieu. Vous y croyez, vous ? Moi pas. Et si on me demande :

— Mais qui a créé le monde, l'univers, la vie, si ce n'est Dieu ?

Je réponds :

— Je ne sais pas.

Jusqu'à présent, lorsque la fée électricité cachée sous le capot se prenait à cette facétie et s'amusait à verrouiller les portières, j'étais au volant et me trouvais donc à l'intérieur de l'habitacle. Il me suffisait alors pour en sortir de tirer la poignée de l'intérieur, comme je le fais habituellement. La fermeture centralisée se débloque et tout rentre dans l'ordre. J'espère que vous m'avez suivi.

Mais aujourd'hui, nous assistons à une première. La fée a profité de mon arrêt-minute dans le champ de colza pour avancer d'un pas dans l'escalade de la malignité.

Elle a verrouillé les portières de la Mercedes *alors que je n'y étais pas*.

Franchement, je suis pris de court.

J'aurais mieux fait de rester sous la couette avec la fille de la Reine d'Angleterre.

Dans ces cas-là, lorsque le sort vous tombe dessus, le cerveau passe la surmultipliée.

Je pense d'abord à la malle arrière, là où dort ma petite cargaison. Je pourrais peut-être y pénétrer et me faufiler à l'intérieur de l'habitacle. Cela m'est arrivé, il y a très longtemps, alors qu'adolescent boutonneux je faisais de l'auto-stop en Allemagne. Une magnifique créature en *dirndl*, vous savez, ce costume traditionnel que portent encore les dames dans la vie de tous les jours là-bas. Eh bien ! cette femme superbe m'avait fait ramper au fond de son

coffre et démonter je ne sais quelle pièce afin d'accéder de l'intérieur aux portes bloquées. J'aurais fait n'importe quoi pour cet ange teutonique. Elle se penchait sur mes contorsions en exposant sa gorge bordée de dentelles (je me retournais parfois). Bref.

A des années de distance, le destin frappe à nouveau.

Je me poste devant la malle arrière de la Mercedes. Le coffre aussi est fermé à clef. La fée électricité a tout bouclé.

Et ma belle Allemande n'est pas réapparue. Rien ne sera jamais plus comme avant.

Je fais alors un geste démontrant que des êtres qui, comme vous et moi, croyons faire honneur à la civilisation, sommes encore très proche de la pensée magique de nos ancêtres Cro-Magnon (pour vous c'est Neandertal). Je me mets à fouiller frénétiquement au fond de mes poches de pantalon. Je découvre en passant que la braguette n'est pas tout à fait refermée – mais ce sujet n'est plus d'actualité. Je racle mes poches à la recherche de ma clef de voiture, que j'aperçois pourtant sous le volant. Comme si à travers la vitre, Jésus, qui est totalement absent de cette scène je le fais remarquer en passant, pouvait me refaire le coup de la transmutation.

Mais la clé est sur le tableau de bord, là où elle doit être, et mes poches sont désertes.

Et la Mercedes reste impavide sous ses allures de grosse chatte qui n'a rien vu et n'est pas concernée ; la bête fait doucement tourner son train-train de moteur dans l'huile chaude d'un moteur six cylindres irréprochable. Elle a l'air de me dire :

— Tu vas bien trouver quelque chose.

Bon sang mais c'est bien sûr ! La clé de secours, que j'ai toujours au fond de mon portefeuille, bien maintenue pas un adhésif afin qu'elle ne tombe pas (je suis prévoyant) !

Le portefeuille est dans la boîte à gants.

Inaccessible.

Un couteau, un tournevis ? Tout est à l'intérieur.

Téléphone ? A l'intérieur.

La vérité m'assomme comme le ferait une météorite : je suis nu comme un ver pour ainsi dire, debout devant cette machine dont le moteur continue de tourner au ralenti, et peut tourner comme cela jusqu'à... des semaines, des mois : le réservoir est plein (je suis prévoyant).

C'est le printemps. Un rayon de soleil en cette heure matinale met de la tendresse sur les bourgeons des ormeaux. Tout de même, il fait un peu frisquet.

Je passerais bien une petite laine.

La petite laine est à l'intérieur.

Je frissonne.

Mais je vais finir par trouver le sésame. Il y a toujours une solution. Dans deux heures, je sais que je serai de nouveau au volant, tout tracassé envolé, ce contretemps derrière moi. Dans deux heures, je serai presque arrivé à destination. Certes, je n'aurai plus mon petit temps d'avance, ma marge de sécurité. Mais qu'importe !

Je me projette de toute la force de mon esprit vers ce futur proche, un futur certain dans lequel cet épisode grotesque mais momentané ne sera plus qu'un souvenir amusant. Il n'est pas envisageable qu'il en soit autrement.

Mais ce futur-là, quand tout sera rentré dans l'ordre, doit normalement succéder à un présent qui est celui qui me nargue ici et maintenant.

J'attends que la solution vienne à moi. Elle va venir.

Ah ! si les gendarmes que j'ai aperçus il y a dix minutes avaient la bonne idée de quitter leur poste d'observation pour remonter un peu vers le nord...

Mais de telles coïncidences n'arrivent que dans les films, ou dans les rêves. J'ai davantage de chances d'être remarqué par la fille de la Reine d'Angleterre que de voir les gendarmes débouler en ce matin de printemps, la seule fois de ma vie où j'ai besoin de la maréchaussée...

Je le savais. Je le sentais dans l'atmosphère.

Les voilà !

C'est normal ; les gendarmes ne restent jamais très longtemps au même endroit.

Ils sont magnifiques sur leurs motos bleues qui glissent au-dessus de l'asphalte comme sur un coussin d'air.

Je les hèle, en m'avançant un peu sur la chaussée, au péril de ma vie.

Les chevaliers ont l'œil. Un gracieux mouvement, une courbe répétée mille fois, et les voici mettant pied à terre placidement, posant leur engin d'un geste léger sur la béquille, ôtant leur casque. Devant eux, sur l'aire de stationnement, ma Mercedes ronfle.

Les deux gendarmes s'approchent, et moi je suis Marie-Madeleine regardant le Messie.

Jésus n'était pas loin, après tout. Je retire ce que j'ai dit.

J'explique aux gendarmes. La vessie, le colza, le coup en traître de la fée électricité, tout est à l'intérieur, je n'ai sur moi que ma chemise et mon pantalon dont les poches sont vides.

Les gendarmes semblent me croire sur parole. J'en suis un peu surpris, je l'avoue. Pas la moindre question inquisitoire, pas le moindre soupçon apparent. Il est vrai que j'ai toujours eu l'air d'un gars sérieux.

J'ai affaire à deux grands calmes, un chef et un sous-chef manifestement, mais tous deux des armoires à glace – on se sent en sécurité, chère Madame. Sur les motos, des appareils mystérieux, des antennes, des petits containers. A l'intérieur de toute cette quincaillerie, il y a forcément la solution. Le matériel, c'est déjà la moitié du problème résolu. Savez-vous pourquoi les Allemands ont capitulé lors du débarquement de Normandie en juin 1944 ? Je vais vous le dire : c'est le matériel. Pour la stratégie, la tactique, la valeur militaire, les carottes n'étaient pas cuites, loin de là. Mais quand la Wehrmacht a vu l'équipement que débarquaient les américains, et qu'il en arrivait tant et plus chaque jour que faisait Wotan, le moral a flanché.

Le mien redresse la tête comme un épi de maïs transgénique qui regarde voleter la pyrale et sent monter en lui une bouffée de *Bacillus Thuringiensis*.

Les deux gendarmes décident quand même de tourner autour de ma Mercedes. L'appel de la routine, sans doute : eux aussi sont cousins de Pavloff. Au reste, je ne sais pas si vous en êtes conscient, mais nous sommes cousins, vous et moi. Parfaitement : si nous remontons au XIV^{ème} siècle, nous avons nécessairement un ancêtre commun. C'est mathématique. Alors, ma cousine, mon cousin, croyez-moi, vous pouvez me lire en confiance, ce n'est pas à quelqu'un de la famille que je vais raconter des craques. Et je retire Neandertal.

Les deux armoires chaussées de bottes finissent leur tour. Je suis tranquille. Même pas les pneus lisses.

Puis le chef farfouille dans une boîte métallique fixée à l'arrière de sa moto et en sort un trousseau de clefs. Des clefs de portières en tous genres. La panoplie du trafiquant de voitures volées.

Mais j'observe le trousseau de plus près et commence à douter : si c'est tout ce qu'il a en magasin, le chef botté, mes portières ne sont pas prêtes d'être débloquentes. Et de fait, le gendarme essaie toutes les clefs, qui défilent dans ses mains comme les perles d'un chapelet

sous les doigts d'une pécheresse. Aucune ne fait la maille. Une serrure de Mercedes, quand même, ce n'est pas tout à fait la boîte à lettres de votre pavillon, même si vous avez choisi chez Castourapia le modèle homologué par La Poste.

Chef Armoire à glace me regarde et dit :

— Pas moyen.

Le genre laconique.

Il ajoute :

— Il n'y a qu'une solution.

Ah ! quand même. Je suis sauvé.

Le chef précise sa pensée :

— Il faut casser une vitre.

Je suppose, ma cousine, que tu n'as jamais contemplé un gendarme, taillé comme un ours, sortant sa matraque et massacrant ta voiture afin d'en pulvériser la vitre arrière sous tes yeux admiratifs. Il n'y en a pas beaucoup qui ont vu ça, je le dis à ta décharge. Assurément ce n'est pas à la portée de tout le monde, et ceux qui ont contemplé le phénomène forment un club très fermé dont je fais partie maintenant. Et dont j'envisage même de prendre la présidence l'année prochaine pour une raison simple : c'est que le chef, après avoir asséné des coups de sa matraque noire pendant plusieurs minutes se retourne vers moi, le visage empourpré, et me dit :

— Rien à faire. C'est de la bonne camelote.

Ma Mercedes ronronne toujours et la vitre sur laquelle il s'est acharné sauvagement est vierge comme l'était au premier jour la Rosière de ton village.

La qualité allemande, tout de même. Comme vous le savez, la mère de la Reine Victoria, la duchesse Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, c'est-à-dire l'arrière-arrière-arrière grand-mère de la présente reine d'Angleterre, était allemande. Mon rêve était donc prémonitoire, en quelque sorte. Les voies du Seigneur sont impénétrables.

Pendant ce temps-là, le sous-chef surveille la route nationale. On ne peut pas être à deux lorsqu'il s'agit de pulvériser la même vitre à coup de matraque. On se gênerait, cela tombe sous le sens.

Le chef dit :

— Il faut aller chercher un serrurier.

Il ajoute :

— Il y en a un au village, au bord de la route.

Il se tourne vers Sous-chef :

— Tu y vas, Dédé ?

Ainsi donc, les gendarmes connaissent les serruriers de tous les villages d’Auvergne. Cela doit faire partie de leur formation. Ou bien peut-être seuls les chefs ont cette capacité. Parce que le serrurier le plus proche de chez vous, si on vous demandait, vous sauriez où on peut le trouver ? Moi pas. Mais Dieu merci, il fait beau en cette jolie matinée de printemps, le soleil réchauffe enfin mes épaules et, dans le village d’à côté, au bord de la route, se trouve un serrurier qui va s’occuper de mon cas. J’ai bien fait d’évacuer mes trois bols de thé noir sur cette aire de stationnement. C’est ce qui s’appelle avoir le nez fin. Toujours aller pisser près d’une serrurerie. Ce sont les meilleurs coins.

Sous-chef remet son casque, enfourche sa monture et démarre dans un chuintement feutré en direction du sud. Le chef reste avec moi.

La Mercedes ronronne, imperturbable.

Qu’est-ce qu’on va bien pouvoir se dire, le chef et moi, en attendant que le sous-chef revienne ?

Des borborygmes nasillards s’échappent d’un haut-parleur situé quelque part sur la moto du chef. Les paroles du mystérieux correspondant sont aussi incompréhensibles qu’une annonce d’aéroport énoncée en serbo-croate par une hôtesse de l’air thaïlandaise. Le chef se rapproche de sa BMW bleue, saisit un micro caché sous le tableau de bord, me tourne le dos et répond à peu près dans la même langue.

Cela m’évite au moins de trouver un sujet de conversation. Pendant que le chef devise avec l’au-delà, je regarde passer les voitures. On nous voit de loin, le chef et moi. Inutile de dire que tout le monde roule au pas.

Et Sous-chef est déjà de retour, précédant majestueusement une camionnette rose fluo et lui ouvrant le passage, comme il a appris à le faire lors de son stage aux chasses présidentielles de Rambouillet.

Le serrurier me salue d’un signe de tête. Lui aussi semble être de la confrérie des Laconiques. Il est longiligne, genre échalias un peu voûté, et ressemble à Croquignol, le plus grand des Pieds Nickelés, je dis ça pour les anciens, les jeunes n’ayant évidemment jamais entendu parler de Forton ou de Pellos. On ne peut pas fréquenter la Wii et Supermario, et se prétendre cultivé.

Contrairement à ce que tu pourrais croire, mon cousin, Croquignol ne s’est pas muni d’un trousseau de clefs ou même d’un passe-partout, mais tient dans sa main un tournevis

ordinaire, une longue tige métallique et un petit machin en caoutchouc avec une poire, comme s'il avait l'intention d'asperger ma Mercedes de parfum ou de balancer un giclée d'insecticide sur les abeilles qui continuent de butiner le colza dans le champ, en contrebas du talus.

Je vous le dis la main sur le cœur : c'est ce matin là, un matin où la nouvelle saison gonflait les jupes des jeunes filles dans les jardins publics, un matin où les veaux de l'année titubaient encore dans l'herbe neuve des prés couverts de boutons d'or, c'est ce matin là que j'ai appris à voler une voiture.

Parce qu'avant, je ne savais pas.

Cela a l'air de vous surprendre.

Vous savez comment on fait pour piquer une caisse, vous ? Ah oui, vous l'avez vu à la télé. Mais rassurez-moi, ma cousine, vous n'êtes jamais passé à l'acte, n'est-ce pas ? De toute façon, vous n'aviez pas bien vu, sur l'écran ? Vous êtes myope ?

Eh bien, maintenant, je peux vous expliquer.

Sous les yeux de Chef et Sous-chef, le serrurier tente de forcer un espace avec le tournevis entre le rebord du toit et le montant de la portière arrière. Pas facile. Il réussit à glisser dans l'espace ainsi conquis un petit bout du machin de caoutchouc, et entreprend de pomper. Le machin de caoutchouc commence à gonfler sur les bords.

Je comprends que l'idée, c'est de maintenir béant un rien d'interstice, afin de pouvoir y glisser ensuite la tige métallique et de descendre celle-ci vers le loquet intérieur de la portière. Je suis un homme honnête, un gars sérieux, mais enfin pas complètement demeuré. Même dans un geste immoral, je sais reconnaître la logique quand il y en a une. Au reste, ce que fait le serrurier est complètement légal, la preuve, c'est que deux gendarmes assistent à l'opération.

Croquignol pompe, mais le montant de la porte refuse de s'écarter suffisamment. Alors j'entends :

— C'est de la bonne camelote.

Le serrurier et le gendarme ont abouti à la même conclusion. Et pour que le serrurier ait enfin desserré les dents et prononcé six mots, c'est qu'il n'y a plus aucun doute. On le sait : la Vérité sort de la bouche des serruriers.

Croquignol ajoute, sans que personne ne l'ait sollicité :

— Une autre marque de bagnole, et vous n'aviez qu'à tirer à deux doigts, les montants de la portière venaient tous seuls.

Je te rapporte cela, mon cousin, pour que tu jettes ton dévolu directement sur une Deux-chevaux si tu as besoin d'une voiture rapidement. Ne va pas te compliquer la vie avec les voitures fabriquées au pays de l'aïeule germanique de la reine d'Angleterre.

Croquignol finit par ménager la fente qui lui permet d'introduire à l'intérieur de l'habitacle la tige métallique. Le défi décidément le rend bavard, parce qu'il explique :

— Avant, les boutons de portières dépassaient, même lorsque la porte était verrouillée. On faisait une boucle au bout de la tige, on attrapait le bouton, on tirait et hop ! la portière était ouverte en douceur.

J'ai l'impression que parler, finalement, l'aide à se concentrer. Croquignol semble habile. Que veut-il dire en parlant d' « avant ». A-t-il une longue pratique de l'effraction de portière ? Est-ce une spécialité de cette aire de stationnement ?

Nous avons oublié le bruit de fond du moteur de la Mercedes qui tourne comme une horloge helvète.

Croquignol continue :

— Maintenant, sur ces voitures, les boutons sont enfoncés dans le montant de la portière et n'affleurent plus. Il faut aller chercher le loquet et faire levier avec la tige métallique. Cette tige-ci est trop flexible. Il faudrait une tige plus épaisse. Mais alors je ne pourrais plus la faire passer par la fente que je maintiens en haut avec ma poire.

Cela commence à devenir technique. Chef et Sous-chef sont attentifs. Moi aussi, même si de temps en temps je jette un œil sur la route.

J'ai vu passer l'Alfa Roméo il y a dix minutes en direction de Saint-Pourçain, vers le nord.

Et maintenant, mon œil saisit de nouveau la silhouette caractéristique de la carrosserie rouge qui repasse dans l'autre sens, en direction d'Aigueperse, vers le sud.

Je me doutais bien que je ne tarderais pas à les revoir.

Je crois que les zigottos ne comprennent pas. Ce ne sont pas des douaniers qui m'entourent, cela ils peuvent le constater. Des gendarmes ? Un contrôle de routine ? Mais alors, les gendarmes seraient déjà repartis. Pourquoi la maréchaussée s'attarde t-elle auprès de moi ? Je n'ai tout de même pas commis d'infraction ! Ils savent bien que Bibi n'est pas bête à ce point, et que si dans un moment d'égarement je m'amuse à faire le mariolle avec le code

de la route, il m'en cuirait chaud devant. Et qu'est-ce que cette camionnette rose fluo fait là, garée devant la Mercedes ?

J'imagine mes bons amis se posant toutes ces questions, affolés, pendus à leurs téléphones portables au mépris des règles de sécurité.

— Bravo !

Chef n'a pu s'empêcher de féliciter le serrurier.

La portière arrière est ouverte. Le moteur ronfle imperturbable.

Croquignol, modeste, dit simplement :

— C'était pas de la tarte.

En d'autres termes :

« — Je vais soigner la facture. »

C'est le moment de demander :

— Combien je vous dois ?

— Cent cinquante euros.

J'ouvre la portière avant et plonge la main dans la boîte à gants. Je dissimule habilement de la main gauche mon Walther P99 et je saisis de la main droite le portefeuille en croco noir de chez Hermès fabriqué dans la banlieue de Naples. J'ouvre en grand ce bijou de contrefaçon et dis :

— Je n'ai pas de monnaie.

Je me tourne vers les gendarmes :

— Serait-ce trop vous demander de m'accompagner jusqu'au distributeur d'Aigueperse ?

J'ajoute en désignant Croquignol-le-serrurier :

— Je ne voudrais pas que Monsieur pense que je me débine.

Ce sont mes petits camarades de l'Alfa Romeo qui vont être ennuyés.

La voiture rouge est rangée sur le bas-côté, un peu plus loin vers le sud, dans la direction d'Aigueperse, le capot pointant au nord ; prête à repartir à ma suite dans la direction que j'ai prise ce matin pour rejoindre le point de livraison.

J'arrive au niveau de l'Alfa et je passe, impavide, au volant de la Mercedes, encadré par les gendarmes. D'un regard en coin, j'ai le temps d'apercevoir le visage d'Alfonso derrière le pare-brise de la belle italienne. La forte mâchoire striée de cicatrices pend d'étonnement et d'incrédulité.

Mon cousin, je t'assure que rien n'était prémédité. Le coup de la fée électricité qui me ferme dehors, tu peux être certain que je ne l'avais pas anticipé. Comme dit ma mère, à laquelle tu es forcément toi aussi apparenté :

— Il y a un Bon Dieu pour les ivrognes.

Et pourtant je ne bois pas.

Dans ma profession, ce n'est pas conseillé.

Je suis inspecteur des douanes, officier des douanes judiciaires, sorti major de l'école de Tourcoing.

C'est ce que j'explique à Chef gendarme et à Sous-chef, dans l'atelier du serrurier Croquignol à qui je viens de remettre ses cent cinquante euros.

Je ne leur montre pas ma carte. Je ne l'ai pas. Je fais valoir que dans les circonstances présentes, ce serait porter sur soi son arrêt de mort.

Je me tourne vers Croquignol :

— Je ne bouge plus d'ici. Je vous expliquerai.

Le serrurier taiseux a les yeux baissés. Il hoche la tête et pince les lèvres. Alors j'ajoute :

— Vous serez défrayé de vos bons services. Sur la base de neuf vacations d'auxiliaire de justice. Je connais le tarif, faites-moi confiance.

Quoi que vous promettiez, il vaut toujours mieux annoncer *neuf* plutôt que *dix*. Le chiffre *neuf* fait plus riche; il évoque la profusion, l'aisance bourgeoise, la multiplication des pains ; bien plus que ce malheureux *dix*, qui n'est qu'un pauvre *un* suivi d'un rien du tout. Un truc qu'on n'apprend pas à l'école des douanes, ma cousine.

A travers les vitres sales de l'atelier, par-dessus la mer ondoyante des fleurs de colza du champ d'à côté, j'aperçois la tache rouge de l'Alfa, à deux cent mètres, immobile.

Je me tourne vers Chef gendarme. S'il veut de la promotion, c'est le moment, c'est l'instant. Je parviens à l'en convaincre. Et je lui donne le numéro d'alerte. J'espère que Sophie-d'amour aura le bon réflexe. Chef se dirige vers la BMW, prend le gros téléphone relié à l'antenne qui dodeline dans la brise. De loin, j'entends quelques crachotements, puis la voix d'hôtesse de l'air de Sophie-d'amour :

« — Direction Régionale des Douanes j'écoute ! »

Cela a failli rater, parce qu'un camion qui livrait des géraniums s'était mis en travers de la route. A quoi tiennent les choses. Mais la bande des NAC s'est fait proprement

neutraliser. Les deux gendarmes étaient à peine repartis sur leur monture couleur azur que mon petit commando privé est arrivé, alerté par ma collaboratrice. La bande des NAC avait presque terminé de transvaser ma cargaison dans la malle de l'Alfa. Moi, j'expliquais à Alfonso le coup en traître que m'avait fait la fée électricité ce matin. J'en rajoutais, pour faire durer. Alfonso hésitait à me croire. Son P38 tremblait sans sa main. Il a un début de Parkinson.

Que dis-tu mon cousin ? Les NAC ? Les Nouveaux Animaux de Compagnie. Un trafic juteux. Alfonso avait commencé par importer en fraude des perroquets gris du Gabon, mais ça lui posait trop de problèmes. A son contact, les perroquets apprenaient à répéter *t'es-un-con, t'es-un-con* tous les matins ; cela ne plaisait pas à la clientèle, surtout qu'un perroquet vit 60 ans. Les perroquets d'Alfonso, tu n'avais pas intérêt à commencer d'en avoir un. Alors Alfonso s'est reconverti. Dans le NAC plus discret. Ma spécialité, précisément. Alfonso m'a embauché.

Maintenant, je vais rouler pour mon propre compte. Je vais commencer par stocker la cargaison dans mon entrepôt et la bichonner un peu. Et ce ne sera pas dans les locaux de la Direction Régionale des Douanes, vous l'avez bien compris, ma cousine. Je ne suis pas plus officier des douanes que vous n'êtes fidèle à votre époux.

Alfonso se doutait que je voulais lui piquer le marché. Je sentais bien qu'aujourd'hui il avait l'intention de me coincer quelque part sur la route.

Rien ne se passe jamais comme on l'imagine, n'est-ce pas ? Je m'en suis bien sorti. Sous la protection des gendarmes. Grâce à la fée électricité et son sens de l'à-propos.

Sophie-d'amour, ma complice, a été parfaite au téléphone. Encore une qui comprend vite.

Croquignol observe la cargaison rangée dans la malle de la Mercedes. Il hausse un sourcil, lève un œil vers moi et résume sa question :

— À qui vous pouvez bien vendre ça ?

On a beau être serrurier, on ne peut pas tout comprendre du premier coup. Alors je me penche sur la malle, je saisis le cadre doré d'un des portraits soigneusement empilés, je le retourne sur l'envers ; j'entrouvre dans le coin supérieur droit une petite trappe délicatement découpée dans le rectangle d'aggloméré.

Deux pattes velues, rayées miel et noir, surgissent immédiatement de l'orifice et s'agitent.

— Des tarentules. Un gentil petit NAC.

Croquignol ne cille pas. Il me dit :

— Vous m'en donnerez une ?

— Une tarentule ?

— Non, une reproduction. Pour accrocher dans mon atelier. Ce sera plus convenable que le calendrier Pirelli.

Un gars bien, ce Croquignol.

Je le complimente :

— Je vois que nous avons les mêmes goûts.

Je ferme la trappe, retourne le cadre. Le portrait qui dissimule mes douces tarentules nous sourit en quadrichromie.

Je contemple avec émotion le visage couronné de la reine d'Angleterre.
